



HAL
open science

L'acquisition du pronom clitique en en français L2

Eirik Hvidsten

► **To cite this version:**

Eirik Hvidsten. L'acquisition du pronom clitique en en français L2. Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique, 2024, Complexité et transfert - Les cas des apprenants scandinaves du français L2/L3, pp.93-121. hal-04692997

HAL Id: hal-04692997

<https://hal.science/hal-04692997v1>

Submitted on 18 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'acquisition du pronom clitique *en* en français L2

Eirik HVIDSTEN

Université norvégienne de sciences et de technologie (NTNU)

1. Introduction

Compte tenu des complexités syntaxiques considérables que comporte le phénomène de cliticisation, force est d'estimer que son acquisition pose des défis considérables pour les locuteurs natifs de langues sans clitiques¹. Concrètement, pour un apprenant de français langue étrangère qui parle une langue germanique sans clitiques (morpho)syntaxiques (Anderson 2005)², telle que le norvégien, la grammaire doit s'accommoder à une nouvelle catégorie fonctionnelle qui n'existe pas dans sa langue maternelle. Prenant le français comme point de départ, les travaux importants de Towell & Hawkins (1994), Schlyter (1997), Herschensohn (2004), Granfeldt & Schlyter (2004) et Bartning & Schlyter (2004) ont révélé que les apprenants anglais et suédois tendent à acquérir les clitiques romans à des étapes bien régulières, passant par plusieurs stades intermédiaires avant de finalement atteindre le niveau langue maternelle. Il semble donc que l'étude des clitiques en L2 puisse beaucoup nous informer sur l'acquisition des catégories fonctionnelles et sur la façon dont la grammaire mentale de l'apprenant s'adapte en intégrant des structures étrangères au système de sa langue maternelle.

En outre, le statut syntaxique et l'ordre des clitiques ne sont pas les seuls défis qui se présentent au niveau de l'acquisition. En effet, en français, les clitiques sont généralement dotés de cas morphologiques.

-
1. Cet article s'inscrit dans le cadre de la grammaire générative transformationnelle. Pour en faciliter la lecture, nous emploierons la terminologie établie dans ce domaine de recherche. Voici la liste: VP (*Verb Phrase*), TP (*Tense Phrase*), CP (*Complementizer Phrase*), DP (*Determiner Phrase*), NP (*Noun Phrase*) et PP (*Prepositional Phrase*). Nous baserons également notre analyse sur les structures formelles conçues dans ce paradigme.
 2. Le norvégien n'a que des clitiques soi-disant *simples* (Zwicky 1977) ou *phonologiques* (Anderson 2005). Il s'agit de clitiques « atones », qui sont phonologiquement réduits (ii), mais qui, à part de cela, ont la même distribution que les pronoms forts:

- (i) Har *hun* tatt *den?* (ii) Har'*a* tatt'*n?*
A elle pris le A.elle pris.le
« Est-ce que Marie l'a pris ? »

L'existence des formes morphologiques qui sont sous-spécifiées dans la langue maternelle des apprenants entraîne également des difficultés quand la langue cible comporte des distinctions morphologiques plus fines. Par exemple, Tsedryk (2014) nous montre que l'acquisition des clitiques *accusatifs* et *datifs* constitue un défi considérable pour les apprenants anglais, étant donné que la distinction morphologique entre accusatif et datif n'existe pas en anglais moderne. Pour ce qui est du clitique *en*, les difficultés liées à son acquisition par des locuteurs de langue germanique sont amplifiées par le fait qu'il représente une réalisation morphologique liée à la notion de *référence indéfinie* dans le système pronominal, phénomène qui n'existe pas vraiment dans les langues scandinaves. Pour un Norvégien, l'acquisition d'un tel clitique quantitatif peut donc entraîner des difficultés au niveau syntaxique et au niveau pragmatique.

Afin de discuter les questions évoquées plus haut, nous avons effectué des tests auprès de deux groupes d'étudiants norvégiens de français (n = 32, âge = 19-24 ans). Au moment de ces tests, les étudiants du premier groupe sont en fin d'année d'études de français à l'université norvégienne de sciences et de technologie (NTNU) à Trondheim, Norvège, tandis que les étudiants de l'autre groupe arrivent au bout d'une année d'études à l'Office franco-norvégien d'échanges et de coopération (OFNEC) à Caen, France. Le principal objectif de l'étude est de mesurer à quel point les apprenants norvégiens du français maîtrisent l'emploi du clitique *en* vers la fin d'une année d'études universitaires. Ensuite, si l'acquisition de *en* pose des problèmes aux apprenants norvégiens, notre but est également de considérer à quel point la langue norvégienne influence leur acquisition de *en* par effet de *transfert*.

L'article s'organise comme suit : dans la section 2, nous ferons un aperçu bref de la distinction entre la notion de pronom *clitique* et celle de pronom *disjoint*. Nous introduirons également, dans cette section, le clitique *en*, avant de passer à quelques aspects du système pronominal norvégien pertinents pour notre analyse. Dans la section 3, nous établirons l'état de la recherche menée sur l'acquisition des clitiques, y compris l'acquisition de *en*. La section 4 est consacrée à la présentation de l'étude empirique et aux données que nous y avons trouvées. Nous discuterons ces données et émettrons des hypothèses possibles en sections 5 et 6, avant de conclure en section 7.

2. Le système pronominal du français

2.1. Les clitiques

Globalement, les pronoms, en tant que catégorie grammaticale, sont caractérisés par une variation considérable. Depuis les travaux de Perlmutter (1970) et Kayne (1975), il est bien connu que les pronoms *clitiques* constituent une classe à part. Cardinaletti & Starke (1999) proposent une tripartition des pronoms, chacun ayant ses propres caractéristiques : (i) les pronoms *forts* ou *disjoints* qui ont une distribution plus ou moins analogue aux projections maximales, (ii) les pronoms *faibles*, qui ont des caractéristiques *hybrides*, se trouvant ainsi entre les pronoms disjoints et le dernier groupe de pronoms (iii) qui comprend les pronoms *clitiques*. Ces derniers se comportent de manière radicalement différente des pronoms disjoints. Selon l'important travail de Kayne (1975), les clitiques se définissent par plusieurs caractéristiques. Tout d'abord, ils sont attachés à un hôte, c'est-à-dire le verbe dans les langues romanes, dans une position préverbale³. Le clitique accusatif *le* (exemple 1b) représente le DP *le voisin* en 1a. Comme on peut facilement le constater, en contraste avec le DP *le voisin*, il est attaché au verbe dans une position préverbale. Le clitique et le DP que ce clitique représente dans la phrase ont une distribution complémentaire, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas coexister dans la même phrase (1c)⁴. Ils ne peuvent pas changer de place non plus : de même que le clitique ne peut être mis dans la même position postverbale que l'objet lexical (1d), l'objet lexical ne peut pas prendre la place préverbale du clitique (1e).

1a. Marie regarde *le voisin*.

b. Marie *le* regarde.

c. *Marie *le* regarde *le voisin*.

3. Cela veut dire que les clitiques en français sont normalement *proclitiques*, placés avant leur hôte. La seule exception à cette généralisation est celle de l'impératif positif, où les clitiques se trouvent postposés au verbe dans une position *enclitique*:

(i) Prend-le!

4. L'exemple 1c pourrait bien sûr constituer un cas de *dislocation* à droite. Il faut néanmoins souligner qu'un élément disloqué est normalement marqué par une virgule à l'écrit et qu'il reçoit une intonation différente d'un objet canonique. Ceci veut également dire que l'élément disloqué ne peut pas être fusionné dans la position du complément du verbe comme l'est le DP *le voisin* en 1.

d. *Marie regarde *le*.

e. *Marie *le voisin* regarde.

Les clitiques sont dans une relation plus ou moins « atomique » vis-à-vis de leur hôte verbal : ils ne peuvent être séparés du verbe que par un autre clitique, aucun autre élément ne peut intervenir dans la relation entre le clitique et son hôte verbal. En revanche, la distribution des pronoms disjoints est davantage similaire à celle des XP : ils apparaissent dans les mêmes positions que leurs contreparties lexicales et sont modifiables, ce qui n'est pas le cas pour les clitiques :

2a. *Elle ne connaît que *le*.

b. Elle ne connaît que *lui*.

Il est généralement admis dans la littérature générative que les clitiques sont des éléments du niveau X^0 , c'est-à-dire des têtes syntaxiques. Traditionnellement, il existe deux analyses formelles différentes : la première approche, appelée *la génération de base*, analyse les clitiques comme des affixes générés directement sur le verbe (Borer 1984 ; Jaeggli 1982) ou dans leurs propres projections fonctionnelles (Sportiche 1996). La deuxième approche est celle où les clitiques sont analysés comme étant fusionnés dans la position du complément du verbe et ensuite déplacés dans une position préverbale (Kayne 1975 ; Belletti 1999). Les clitiques s'incorporent toujours à v , où ils restent dans les constructions infinitives, tandis qu'ils se déplacent en T dans les phrases finies, comme le montrent les structures simplifiées de l'exemple 3 :

3a. [_{TP} Paul [_T *les*_i a] [_{vp} achetés *tes*_j]].

b. [_{TP} Paul_i [_T veut_k] [_{vp} [_{CP} [_{TP} PRO_i [_{vp} [_v *les*_j acheter] *tes*_j]]]]].

Nous adopterons cette deuxième analyse dans cette étude. Dans la section suivante, nous ferons un aperçu bref de la syntaxe de *en*.

2.2. La syntaxe de *en*

Les premiers travaux importants faits sur *en* dans le cadre de la grammaire générative ont été faits dans les années 1970 (Ruwet 1970 ; Kayne 1975 ; Milner 1978)⁵. Depuis le travail de Milner (1978), on fait normalement la distinction entre trois types de *en* : (i) *en génitif*, (ii) *en partitif* et (iii) *en quantitatif*. Faisant abstraction du *en génitif* et du *en partitif*,

5. Il existe aussi des travaux plus récents sur *en* comme Ihsane (2013) et Hvidsten (2023).

dans cette étude, c'est le troisième type *en*, le *en* quantitatif (désormais Q-*en*), qui nous intéressera⁶. Q-*en* n'est pas seulement introduit par des numéraux tels que *un*, *deux*, *trois*, mais aussi par des quantifieurs faibles tels *beaucoup*, *peu*, *plusieurs*, etc. :

4a. Paul a lu beaucoup *de livres*.

b. Paul *en*_i a lu beaucoup *t*_i.

5a. Paul a lu trois *livres*.

b. Paul *en*_i a lu trois *t*_i.

Dans l'exemple 4, *en* remplace le constituant *de livres*, incluant l'élément *de*. Ceci contraste avec l'exemple 5, où *en* ne semble pronominaliser que le nom « nu » *livres*. Pourtant, comme déjà démontré par Kayne (1975), quand il y a dislocation des structures comme celle qui apparaît en 6, *de* apparaît avant le nom disloqué :

6a. Tiphaine en a vendu trois, *de tableaux*.

b. *Tiphaine en a vendu trois, tableaux.

De ce fait, on peut donc constater que le *en* de 4 et le *en* de 5 sont tous deux dérivés à partir de la même structure nominale.

Finalement, nous introduisons le *en* indéfini, qui remplace des objets indéfinis introduits soit par l'article partitif soit par l'article indéfini pluriel. Traditionnellement, ce *en* est inclus dans le terme de *en* quantitatif (Milner 1978), pourtant, comme la distinction entre eux est essentielle

6. Le *en* génitif remplace des compléments du nom (i) et des objets indirects (ii) introduits par l'élément *de* :

(i) Paul a lu le premier chapitre *du livre*.

Paul *en*_i a lu le premier chapitre *t*_i.

(ii) Marie parle *de son enfance*.

Marie *en*_i parle *t*_i.

En (i), *en* remplace le complément adnominal *du livre*, alors qu'en (ii), il remplace l'objet indirect du verbe *parler*. En (iii) est présenté un exemple du *en* partitif :

(iii) J'ai lu trois *des livres que tu m'as donnés*.

J'*en*_i ai lu trois *t*_i.

En (iii), *en* se substitue au complément partitif de *trois*. L'interprétation diffère du Q-*en* au sens où les trois livres en question font partie d'un sur-ensemble spécifique, inféré soit anaphoriquement soit déictiquement. En (iii), ce sur-ensemble est défini anaphoriquement par la subordonnée relative *que tu m'as donnés*.

pour notre étude, nous emploierons le terme « I-en » pour le *en* indéfini, en contraste avec « Q-en » pour le *en* quantitatif. I-en peut faire référence soit à des noms de masse introduits par l'article partitif (exemple 7), soit à des noms comptables introduits par l'article indéfini pluriel⁷ (exemple 8) :

7a. Elle boit *du café* chaque matin.

b. Elle *en* boit t_i chaque matin.

8a. Sylvain vend *des magazines*.

b. Sylvain *en* vend t_i .

Aucune des structures que Q-en et I-en remplacent n'est *référentielle* (Ihsane 2008, 2013). Sémantiquement, elles ne désignent en effet aucune personne ou entité en particulier. Pour cette raison, comme l'illustre l'exemple 9, la pronominalisation d'un DP défini par *en* n'est pas possible :

9a. J'ai vu *les voisins* à l'aéroport.

b. #J'*en* ai vu à l'aéroport.

Comme nous l'avons constaté plus haut, *en* ne peut que reprendre le sens lexical de son antécédent. La référence spécifique, identifiant une ou plusieurs entités particulières dans le monde, est alors inadmissible pour *en*.

3. Acquisition

Dans cette section, nous ferons d'abord un aperçu de l'état de la recherche sur l'acquisition des clitiques et de *en*. Ensuite, nous aborderons la notion de *transfert* et le possible transfert du norvégien.

3.1. Transfert

Il est connu dans la recherche que l'acquisition la L2 peut entraîner des effets de *transfert* de la L1, c'est-à-dire une influence translinguistique (Odlin 2003; Jarvis & Pavlenko 2008; Yu & Odlin 2016). Concrètement,

7. Il n'est pas clair si *en* remplace le complément de l'article indéfini singulier ou du nombre cardinal *un(-e)* dans des exemples comme ceux en i-ii. Selon Cardinaletti & Giusti (2006), il s'agit probablement de Q-en vu que l'article indéfini singulier et le nombre cardinal *un* sont morphologiquement distincts en italien, en contraste avec le français. Seul le nombre cardinal admet la pronominalisation par *ne* en italien (iii-iv), *ne* étant l'équivalent italien à *en*.

(i) J'ai acheté un *journal*.

(ii) J'*en* ai acheté un.

(iii) Ho comprato un *giornale*.

(iv) *Ne* ho comprato uno / *un.

cela veut dire qu'une langue déjà acquise par l'apprenant, souvent la L1, a une certaine influence sur la L2. Cette influence peut se manifester de plusieurs façons. Dans cet article, l'influence possible que nous chercherons à identifier provient de la différence morphosyntaxique et sémantico-pragmatique entre le norvégien et le français au niveau du système pronominal. Pour aborder ce problème et pour identifier les difficultés que les apprenants norvégiens rencontrent durant l'acquisition de *en*, nous fournirons un aperçu rapide de quelques faits linguistiques propres au norvégien.

Avant de poursuivre, il faut faire une remarque brève sur le terme L2. Dans la présente étude effectuée auprès de locuteurs natifs du norvégien, le français, en tant que langue étrangère, est en réalité une L3. L'anglais est la première langue étrangère que les Norvégiens apprennent de manière formelle, obligatoire à partir de l'école primaire. Les Norvégiens sont aussi, à partir d'un très jeune âge, exposés à l'anglais dans leur vie quotidienne, à la télévision et dans des films de langue anglaise. Étant donné qu'aucun film ou série télévisée de langue anglaise n'est doublé en Norvège, hormis certains films pour enfants, l'exposition à l'anglais des jeunes norvégiens est considérable. Par conséquent, la situation sociolinguistique en Norvège est telle qu'il est très difficile, voire impossible, de trouver de jeunes Norvégiens qui apprennent le français de manière formelle sans avoir des notions d'anglais. En réalité, la présente étude porte donc sur une L3 au sens strict du terme. Pourtant, nous garderons ici le terme de L2 pour deux raisons. Dans un premier temps, même si le domaine de l'acquisition de la L3 s'est beaucoup développé ces dernières années (Cabrelli Amaro *et al.* 2012 ; Rothman *et al.* 2019), le terme de L2 a traditionnellement été employé pour toutes les langues acquises après la L1. Dans un second temps, notre intention a été d'étudier l'acquisition de *en* dans une perspective franco-norvégienne sans considérer la problématique de la L3.

3.2. Aspects syntaxiques du norvégien

Comme mentionné dans l'introduction, le norvégien n'a pas de clitiques morphosyntaxiques, seulement des clitiques phonologiques. Les pronoms en norvégien sont ainsi du type *disjoint*, avec la même distribution que les XP⁸. Comme on peut le constater dans l'exemple 10, le norvégien

8. Il s'agit ici d'une vérité relative, étant donné que le norvégien a ce qu'on appelle « *object shift* » (Holmberg 1986, 1999), où, dans quelques cas spécifiques, le pronom objet doit se déplacer plus haut dans la structure que la négation. En norvégien standard, dans une phrase négative, le pronom objet ne peut rester dans

garde toujours l'ordre canonique de sujet-verbe-objet (SVO) après que la pronominalisation a eu lieu.

- 10a. Hans har solgt *bilen*.
 Hans a vendu voiture.DEF.M.SG
 « Hans a vendu la voiture. »
- b. Hans har solgt *den*.
 Hans a vendu *la*
 « Hans l'a vendue. »

En ce qui concerne *en*, nous ajoutons également le fait qu'en norvégien, comme dans les autres langues scandinaves, le complément d'une construction quantitative est élide sans appui de la part d'un pronom quantitatif :

- 11a. Jeg har lest to bøker i dag.
 Je ai lu deux livres en jour
 « J'ai lu deux livres aujourd'hui. »
- b. Jeg har lest to i dag.
 Je ai lu deux en jour
 « J'en ai lu deux aujourd'hui. »

En français, la suppression de ce complément sans la pronominalisation par *en* serait agrammaticale (12c) :

- 12a. J'ai lu deux livres aujourd'hui.
- b. J'en ai lu deux aujourd'hui.
- c. *J'ai lu deux aujourd'hui.

la position postverbale que s'il est accentué (iii-iv). Cela n'est pas le cas pour un objet lexical, qui, lui, doit rester à sa place canonique (i) et ne peut pas monter (ii). Pourtant, il ne s'agit pas ici de cliticisation, mais de mouvement de XP.

- (i) Jeg ser ikke *Marit*. (ii) *Jeg ser *Marit*_i ikke *t*_i.
 Je vois pas Marit Je vois Marit pas
 « Je ne vois pas Marit. »
- (iii) Jeg ser *henne*_i ikke *t*_i. (iv) *Jeg ser ikke *henne*.
 Je vois la pas Je vois pas la
 («^{ok}Jeg ser ikke HENNE. »)
- « Je ne la vois pas. »

Passons maintenant à l'état de la recherche sur l'acquisition des clitiques.

3.3. L'acquisition des clitiques en L2

La notion d'*interlangue* (Selinker 1972) est importante dans la recherche sur l'acquisition des clitiques en L2. Il s'agit d'un système linguistique employé par l'apprenant lors de l'acquisition d'une L2. Ce système linguistique est en quelque sorte « à mi-chemin » entre la L1⁹ et la L2. Le niveau des compétences dans la langue cible peut varier, pourtant l'interlangue est toujours caractérisée par une certaine influence de la part de la L1 ou d'une autre langue déjà acquise.

L'hypothèse de l'interlangue est très intéressante pour l'acquisition des clitiques, plus particulièrement en ce qui concerne le *placement* des clitiques en français L2: Towell & Hawkins (1994) et Schlyter (1997) proposent que le processus d'acquisition des clitiques par des apprenants anglais et suédois entraîne quatre étapes différentes:

1. Position postverbale
2. Omission de l'objet
3. Position intermédiaire
4. Position correcte

Puisque l'anglais n'a pas de clitiques morphosyntaxiques, tout au début du processus d'acquisition du français, les apprenants anglophones du français comme L2 tendent à employer un pronom disjoint, ou même un clitique postverbal, là où la grammaire française exige un clitique préverbal. Cette tendance semble être une conséquence directe du transfert de la langue maternelle de l'apprenant. En employant un pronom postverbal, les apprenants gardent l'ordre SVO de leur langue maternelle. Cela veut dire qu'au début de l'apprentissage, les clitiques sont sans doute traités comme des éléments au niveau XP dans la grammaire mentale de l'apprenant:

13. *Marie voit le / lui.

La première étape ayant été franchie, les pronoms objets postverbaux commencent à disparaître de la production des apprenants. Selon Towell & Hawkins, par suite de l'absence de pronoms / clitiques postverbaux

9. Dans le cas où l'apprenant a acquis une ou plusieurs autres langues que la L1, ces autres langues L2 peuvent également théoriquement influencer sur la langue cible, comme nous l'avons évoqué en section 3.1.

dans l'input de la langue cible, les apprenants remarquent que l'ordre donné en 13 n'est pas possible. Les apprenants en déduisent inconsciemment que les objets non lexicaux en français sont représentés par un pronom nul, ou *pro* (Rizzi 1986). À ce stade, le pronom postverbal disparaît complètement dans la production de l'apprenant :

14. *Marie voit.

Comme Prévost (2009) le remarque, il est également possible que les apprenants soient exposés à des cas d'objets nuls dans l'input, étant donné que ces derniers ne sont pas rares en français moderne (Cummins & Roberge 2005; Grüter 2009).

Herschensohn (2004), par contre, propose que l'absence de pronoms dans la production des apprenants à ce stade soit attribuable à la morphologie déficiente de leur grammaire mentale : à ce stade de l'acquisition, les apprenants sont souvent incapables de bien conjuguer les verbes, produisant des formes non finies du verbe à la place de verbes finis. Cela veut dire que la morphologie des apprenants n'est pas encore suffisamment puissante pour pouvoir produire des clitiques préverbaux.

Passons maintenant au troisième stade de l'acquisition proposé par Towell & Hawkins. Cette fois, les clitiques commencent à apparaître dans la production langagière de l'apprenant : ils se positionnent plus haut dans la phrase, mais ils n'ont pas encore atteint leur position finale :

15. *Marie a le vu.

À ce stade de l'acquisition, les clitiques apparaissent souvent devant le participe, et pas devant l'auxiliaire, qui est la position de la langue cible. Finalement, les clitiques atteignent la position correcte, requise dans la langue cible :

16. Marie l'a vu.

Vu la similarité entre la langue maternelle des apprenants ici (l'anglais et le suédois) et le norvégien au niveau du système pronominal, on peut estimer que les défis décrits par Towell & Hawkins sont également en vigueur pour les apprenants norvégiens.

Passons maintenant aux contreparties pronominales de *en* en norvégien.

3.4. Aspects morphologiques du norvégien

Comme les tests que nous avons employés sont limités à des antécédents inanimés à la troisième personne, nous limitons également

notre discussion aux mêmes types d'antécédents en norvégien, faisant abstraction des pronoms renvoyant à des antécédents animés et des pronoms déictiques à la première et à la deuxième personne.

Le pronom *det* (Lødrup 2012) s'emploie pour les objets directs indéfinis correspondant à *I-en*. Dans les exemples 17-18, *det* a la même fonction que *en*, remplaçant un nom de masse en 17 et un nom comptable au pluriel en 18¹⁰.

17a. Jeg har kjøpt mel.
Je ai acheté farine

« J'ai acheté de la farine. »

b. Jeg har kjøpt det¹¹.
Je ai acheté le

« J'en ai acheté. »

18a. Jeg har kjøpt bøker.
Je ai acheté livres

« J'ai acheté des livres. »

10. Lødrup (2012) nous montre que *det* peut également remplacer tout un objet indéfini singulier. Une telle pronominalisation serait impossible pour *en*, où l'article indéfini singulier doit forcément rester *in situ*.

(i) Marit kjøpte en kylling.

Marit acheta un poulet

« Marit a acheté un poulet. »

(ii) Det kjøpte John også.

Le acheta John aussi

« John en a acheté un aussi. »

11. Il faut remarquer que dans la plupart de ces emplois, l'ordre des mots le plus naturel en norvégien est celui où *det* est topicalisé dans la position initiale de la phrase, dans la périphérie gauche.

(i) Det har jeg kjøpt.

Le ai je acheté

« J'en ai acheté. »

(ii) [_{CP} Det_i [_C har] [_{TP} jeg [_{VP} kjøpt det_i]]]

Pourtant, la position canonique du pronom *det* est néanmoins la position post-verbale. Pour des raisons de simplicité, nous avons choisi de garder l'ordre canonique, bien qu'il semble un peu moins naturel dans ces exemples.

- b. Jeg har kjøpt *det*.
 Je ai acheté le
 «J'en ai acheté.»

Pourtant, le pronom *det* ne s'utilise pas que pour des DP indéfinis comme en 17-18, il s'utilise également pour des objets *génériques*, que ce soit de genre masculin, féminin ou neutre, singulier ou pluriel. Ici, *det* fonctionne largement comme le pronom générique *ça* en français :

- 19a. Jeg elsker *sjokolade*.
 Je adore chocolat
 «J'adore le chocolat.»

- b. Jeg elsker *det*.
 Je aime le
 «J'adore ça.»

- 20a. Jeg liker *biler*.
 Je aime voitures
 «J'aime les voitures.»

- b. Jeg liker *det*.
 Je aime le
 «J'aime ça.»

Le pronom *det* remplace également des DP définis singuliers neutres :

- 21a. Jeg har bestemt meg for å kjøpe *huset*.
 Je ai décidé me pour à acheter maison.DEF.N.SG
 «J'ai décidé d'acheter la maison.»
- b. Jeg har bestemt meg for å kjøpe *det*.
 Je ai décidé me pour à acheter la
 «J'ai décidé de l'acheter.»

Pour résumer, il est donc possible de dire que le pronom *det* a un emploi quantitatif en norvégien, néanmoins, comme nous venons de le constater, son usage est loin d'être exclusivement consacré à ce domaine, on ne peut pas dire que *det* constitue un pronom quantitatif comme *en*. On peut donc constater que la distinction entre la référence spécifique, générique et indéfinie est morphologiquement sous-spécifiée dans le système pronominal du norvégien, en contraste avec le français, où ces distinctions référentielles sont réparties entre plusieurs pronoms différents. Pour cette raison, il n'y a aucune indication que le système

pronominal norvégien puisse causer un transfert positif dans l'acquisition de *en*. Il est plutôt possible que ce transfert soit de nature négative.

3.5. Acquisition de *en*

Si la littérature de recherche sur l'acquisition des clitiques *en* général devient de plus en plus volumineuse, la recherche consacrée aux clitiques quantitatifs a été, jusqu'à récemment, moins développée. Depuis peu, en revanche, la recherche sur l'acquisition de la L2 se penche aussi sur la question de l'acquisition de ces clitiques. Wust (2009) et Driessen (2012) étant les premiers, les travaux les plus récents sur ce thème et qui nous intéresseront le plus ici sont ceux de Sleeman & Ihsane (2017) et de Hvidsten & Helland (2018).

Sleeman & Ihsane (2017) ont étudié l'acquisition de *en* par vingt-trois apprenants universitaires néerlandais, consistant en un test de jugement d'acceptabilité. Le néerlandais possède déjà le pronom quantitatif *er* (Kranendonk 2010), qui est semi-équivalent à *en*. En d'autres termes, il se comporte similairement à *en* dans quelques cas, mais il ne lui est pas identique. Concrètement, comme *Q-en*, *er* s'utilise avec des objets quantifiés et jamais avec des sujets. Une différence entre les deux – importante pour nous – concerne *I-en* : le pronom *er* ne peut jamais pronominaliser des noms comptables indéfinis pluriels, comme *des pommes*, ni des noms de masse, comme *du vin*.

Sleeman & Ihsane ont constaté que l'influence du pronom quantitatif *er* dans l'acquisition de *en* peut être positive ou négative, selon le degré de similarité entre *er* et *en* dans les constructions qui sont étudiées. D'un autre côté, dans des constructions où *er* et *en* sont identiques, l'influence translinguistique est positive pour l'acquisition de *en* et peut en faciliter l'acquisition. En revanche, dans des contextes où les deux pronoms divergent, l'influence de *er* peut mettre un frein à l'acquisition de *en*. Comme exemple concret, les apprenants ont mal jugé les phrases où le clitique accusatif *les* remplaçait des noms non référentiels, à savoir des syntagmes normalement ciblés par *I-en*. Ce constat montre la difficulté d'acquérir la pronominalisation par *en* des noms non référentiels.

Un deuxième point intéressant montré dans cette étude est que le placement des clitiques s'avère moins difficile que les autres phénomènes testés. Les résultats du test semblent indiquer que l'acquisition des domaines sémantiques et pragmatiques constitue un plus grand défi que l'acquisition du domaine syntaxique.

Viennent ensuite Hvidsten & Helland (2018), qui ont testé l'acquisition de *en* chez quatorze locuteurs norvégiens ayant suivi une année d'études universitaires de français en Norvège. Cette étude diffère de

celle de Sleeman & Ihsane justement en ceci qu'en contraste avec le néerlandais, le norvégien n'a pas de pronom quantitatif. La question la plus importante ici était donc d'évaluer à quel point les apprenants maîtrisent *en* quand il n'y a pas de pronom quantitatif dans l'inventaire de leur langue maternelle, et, deuxièmement, si la morphologie et la syntaxe de la langue maternelle des apprenants influent sur le choix et le placement du pronom dans la langue cible.

Cette étude a montré que l'acquisition de *en*, au terme d'une année d'études universitaires, pose des problèmes considérables pour les apprenants norvégiens. Les difficultés se regroupent autour de deux aspects.

Dans un premier temps, faisant écho aux conclusions de Sleeman & Ihsane (2017), les apprenants norvégiens ont du mal à faire la distinction référentielle entre *en* et les clitiques accusatifs. Cela veut dire qu'ils font des erreurs du type suivant :

22a. Est-ce que Marie a acheté *du sucre* ?

b. #Oui, elle l'a acheté.

La réponse en 22b exige l'usage de *en*, étant donnée la non-référentialité du nom de masse *du sucre*. Néanmoins, les apprenants norvégiens ont souvent tendance à utiliser un clitique accusatif dans la réponse, comme en 22b. Selon Hvidsten & Helland, l'usage du clitique accusatif à la place de *en* peut être causé par le fait que le système pronominal norvégien n'a pas de pronom quantitatif.

Dans un deuxième temps, pour ce qui est de Q-*en*, les apprenants norvégiens suppriment souvent le complément d'une construction quantitative sans pronominalisation par *en*, suivant la syntaxe de leur langue maternelle. En contraste avec l'erreur pragmatique en 22, l'erreur en 23 est de nature syntaxique, rendant la phrase agrammaticale :

23. *Paul a acheté trois.

Pourtant, pour ce qui est du placement de *en*, tous les apprenants qui ont employé *en* l'ont mis dans la position correcte, ce qui n'est pas le cas pour les apprenants qui ont employé des clitiques accusatifs à la place de *en*. Étant donné que les apprenants maîtrisant *en* savent aussi mettre les clitiques dans la bonne position syntaxique, Hvidsten & Helland en déduisent que l'acquisition de *en* se fait tard dans le processus d'acquisition du français pour les locuteurs norvégiens, probablement après l'acquisition des clitiques en tant que catégorie fonctionnelle.

4. Étude empirique

4.1. Questions de recherche

D'un point de vue concret, notre intention est d'examiner trois points principaux liés à la pronominalisation par *en*. Dans un premier temps, nous chercherons à savoir si les apprenants norvégiens savent faire la distinction entre des structures nominales référentielles et des structures nominales non référentielles quand ils pronominalisent des DP introduits soit par l'article indéfini pluriel *des*, soit par l'article partitif *du*. Comme précisé plus haut, cette question est de nature pragmatique, dès lors que le mauvais choix de pronom n'est pas agrammatical, mais plutôt incongru d'un point de vue discursif.

Dans un deuxième temps, nous traiterons également de deux questions syntaxiques, dont la première porte sur *Q-en*. Comme nous l'avons vu en section 2, la suppression du complément nominal d'un numéral ou d'un quantifieur faible dans la position objet entraîne forcément la pronominalisation par *en* en français, tandis qu'en norvégien, ce complément est tout simplement éliminé, sans pronominalisation. Nous souhaiterons donc voir si les apprenants norvégiens savent pronominaliser par *en* dans ce type de structures.

La deuxième question syntaxique qui nous intéresse ici, c'est de savoir à quel point les apprenants norvégiens mettent *en* à la bonne position (préverbale) par rapport au verbe. Comme les travaux sur l'acquisition de l'ordre des clitiques objets se sont focalisés jusqu'à aujourd'hui sur les clitiques accusatifs et datifs, il est intéressant de voir si les tendances présentées par Towell & Hawkins (1994) se manifestent aussi pour *en*.

Nous posons donc les trois questions de recherche suivantes :

1. À quel point les apprenants norvégiens avancés savent-ils faire la distinction entre les propriétés non référentielles de *en* indéfini et les propriétés référentielles des clitiques accusatifs ?
2. Quels sont les facteurs qui déterminent la pronominalisation ou la non-pronominalisation de *en* quantitatif ?
3. Quels éléments influent sur le choix du placement de *en* ?

En sous-section 4.2, nous ferons quelques remarques de méthodologie.

4.2. Méthodologie

Deux tests ont été effectués par deux groupes d'apprenants norvégiens, l'un de seize personnes à l'université norvégienne de sciences et de technologie (NTNU) à Trondheim, Norvège, et l'autre comptant seize

étudiants qui se trouvaient à l'Office franco-norvégien d'échanges et de coopération (OFNEC) à Caen, France. Les candidats étaient tous des locuteurs natifs du norvégien et avaient entre 19 et 24 ans. Seul un des participants, dans le groupe de NTNU, avait une deuxième langue maternelle (l'espagnol). Pourtant, comme ses résultats ne se révèlent pas divergents de ceux des autres, nous avons choisi de les inclure dans notre analyse. Au moment de la réalisation des tests, tous les candidats arrivaient au bout d'une année d'études universitaires de français.

4.2.1. Le test de jugement d'acceptabilité

Le premier test que nous avons effectué était un test de jugement d'acceptabilité, où les étudiants ont évalué vingt-quatre exemples sur une échelle Lickert de 1 à 4, dont onze étaient concernés par la pronominalisation par *en*¹², soit avec des phrases correctes avec *en*, soit avec des phrases incorrectes sans *en* pour tester Q-*en*, ou avec un pronom accusatif à la place de *en*, pour évaluer I-*en*. Les phrases restantes, douze au total, étaient des distracteurs.

Tous les exemples contiennent (i) une phrase d'introduction et (ii) une réponse ou un commentaire à la phrase d'introduction. La phrase d'introduction constitue le contexte et contient un antécédent indéfini ou quantitatif qui doit être repris par un pronom dans la deuxième phrase. Cinq des exemples sont corrects et comportent *en* dans la réponse. En 24, c'est I-*en* qui nous intéresse, alors qu'en 25, c'est Q-*en*.

24. Paul: Est-ce que tu as acheté de la confiture?

Marie: Oui, j'en ai acheté hier.

25. Marie: Est-ce que tu as visité des musées lors de ton séjour à Washington DC?

Paul: Oui, absolument, j'en ai visité plusieurs.

Six autres exemples qui portent sur I-*en* sont incorrects. Ainsi, dans la moitié de ces phrases, un pronom accusatif renvoie à un DP indéfini, qui est censé être repris par *en*. Ces phrases ciblent donc I-*en*:

26. Paul: Je lis souvent *des livres français*.

Marie: Moi, je les lis rarement.

Puisque les pronoms sont des variables au sens où ils ont normalement besoin d'un antécédent pour être interprétés, leur emploi touche aussi au domaine de la pragmatique. Ceci signifie que la réponse en 26 n'est pas

12. À cause d'une erreur formelle, la douzième phrase portant sur la pronominalisation par *en* ne figure plus dans le corpus collecté.

agrammaticale, seulement non acceptable au niveau discursif. Comme l'objet *des livres* n'est pas défini, le clitique accusatif ne peut pas s'y référer. Le choix correct de pronom serait dans ce cas *en*, comme en 24. Le commentaire en gras en 26 est donc inacceptable pour un locuteur français.

Pour ce qui est de Q-*en*, nous avons plutôt affaire à des erreurs *syntaxiques*. Ici, les phrases incorrectes ne contiennent pas *en* du tout, c'est-à-dire que nous avons affaire, dans ce cas-là, à des quantifieurs faibles échoués sans cliticisation par *en* :

27. Marie : J'ai acheté cinq livres.

Paul : Moi, j'ai acheté dix.

La phrase en 27 est agrammaticale, car *en* doit forcément apparaître avec le numéral *dix* abandonné en bas de la structure. Passons maintenant au test de production.

4.2.2. Le test de production

Le test de production, deuxième test de notre étude, comporte vingt questions, dont dix portent sur la pronominalisation par *en*. La moitié de ces phrases cible I-*en*, alors que l'autre moitié cible Q-*en*. Chaque question comporte une interrogation totale, c'est-à-dire que la valeur de vérité porte sur la phrase dans sa totalité, entraînant une réponse en *oui* ou *non*. Les réponses aux questions sont déjà fixées dans le test, c'est-à-dire que ces réponses commencent déjà par *oui* ou *non* suivi d'un pronom sujet, comme dans l'exemple suivant :

28. – Est-ce que Jacques mange du poisson ?

Oui, il

Les règles données aux candidats stipulent que le constituant souligné ne peut pas être répété dans la réponse, ce qui doit, dans la plupart des cas, causer la pronominalisation du constituant souligné. En 28, les candidats sont censés répondre à la question sans pouvoir répéter *du poisson*. La réponse la plus naturelle ici serait donc *Oui, il en mange*.

Dans certains exemples, y compris ceux avec Q-*en*, nous avons inclus un mot entre parenthèses à la fin de la réponse. Ce mot est censé être inséré dans la réponse des étudiants.

29. – Est-ce que Sylvain a trois costumes ?

Non, il (deux)

Finalement, le test comporte des phrases simples au présent, tels les exemples 28-29, des phrases au passé composé (exemple 30) et des phrases au futur périphrastique, incluant ainsi un verbe à l'infinitif (exemple 31) :

30. – Est-ce que Paul a vu des lions lors de son safari en Afrique ?
Oui, il
31. – Est-ce que Soline va acheter des chandelles ?
Oui, elle

L'inclusion des phrases comportant des temps verbaux analytiques tels le passé composé et le futur périphrastique nous permet également de tester la position de *en* en relation avec (i) l'auxiliaire (*avoir*) et le participe, et (ii) le semi-auxiliaire (*aller*) et l'infinitif.

5. Résultats

Dans cette section, nous présenterons les résultats des deux tests. Nous commencerons par le test d'acceptabilité, avant de passer au test de production. Pour le test d'acceptabilité, nous examinerons d'abord l'évaluation des phrases correctes, c'est-à-dire les phrases comportant I-*en* et Q-*en*, puis nous nous consacrerons à l'évaluation des phrases erronées.

5.1. Le test d'acceptabilité

Nous rappelons que l'échelle d'évaluation de notre Likert va de 1 (inacceptable) à 4 (acceptable). Le tableau 1 nous montre la moyenne et l'écart type (ET) du test d'acceptabilité des candidats de la NTNU et de Caen, avec le groupe de contrôle, les locuteurs natifs (LN), en bas. La colonne de gauche (« Phrases avec *en* ») nous montre les résultats de l'évaluation des phrases où *en* est (correctement) employé. La colonne de droite, « Phrases sans *en* », présente les résultats de l'évaluation des phrases erronées, sans *en*.

Tableau 1. Moyenne et écart type (ET)

Test d'acceptabilité									
		Phrases avec <i>en</i>				Phrases sans <i>en</i>			
		I- <i>en</i>		Q- <i>en</i>		I- <i>en</i>		Q- <i>en</i>	
	n	Moyenne	ET	Moyenne	ET	Moyenne	ET	Moyenne	ET
NTNU	16	3,55	0,54	3,44	0,50	3,33	0,55	3,25	0,53
Caen	16	3,28	0,64	3,19	0,85	3,11	0,71	2,56	0,70
LN	6	4	0	4	0	1,33	0,19	1,06	0,12

On voit d'emblée que le groupe de la NTNU accepte nettement plus les phrases avec *en*, avec une moyenne globale de 3,55 (ET = 0,54) pour I-*en* et 3,44 (ET = 0,50) pour Q-*en*, alors que le groupe de Caen a une

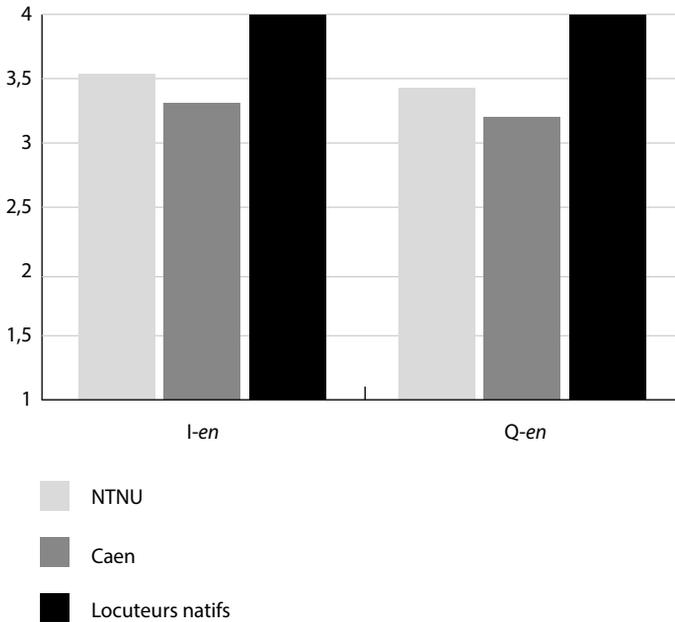


Figure 1. Phrases correctes

moyenne globale de 3,28 (ET = 0,64) pour I-*en* et de 3,19 (ET = 0,85) pour Q-*en*. Statistiquement, la différence entre les groupes n'est néanmoins pas significative ($p > 0,05$) selon le test *t* que nous avons effectué. La figure 1 illustre la répartition des données pour les phrases avec *en*.

Pourtant, pour les phrases erronées montrées dans la figure 2, la situation s'inverse¹³ : le groupe de Caen accepte moins les phrases erronées que le groupe de la NTNU, avec une moyenne de 3,11 pour I-*en* (ET = 0,71) et de 2,56 pour Q-*en* (ET = 0,70). Les participants de la NTNU, eux, ont une moyenne de 3,33 (ET = 0,55) pour les phrases sans I-*en* et une moyenne de 3,25 (ET = 0,53) pour les phrases sans Q-*en*.

Comme on peut facilement le constater, la différence entre les deux groupes est plus marquée au niveau de l'évaluation des phrases erronées ciblant Q-*en*. La différence « interne » entre les résultats du groupe de Caen pour ce qui est de I-*en* et Q-*en* se révèle significative ($p = 0,02$), selon notre test *t*. Il en va de même pour la différence « externe » concernant les résultats pour Q-*en* entre le groupe de la NTNU et celui de Caen ($p = 0,002$).

13. Pour que les choses soient bien claires, nous soulignons que pour les phrases erronées, une évaluation basse est meilleure qu'une évaluation élevée.

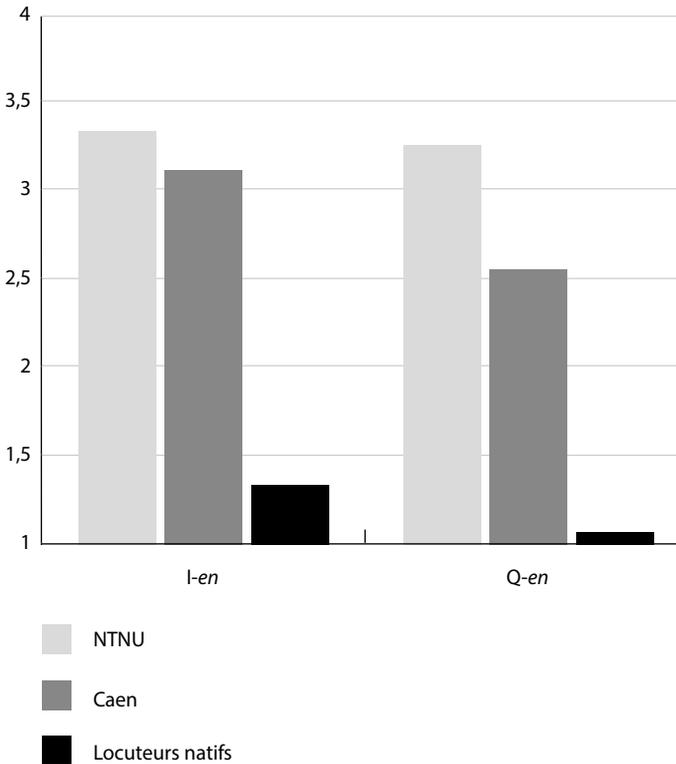


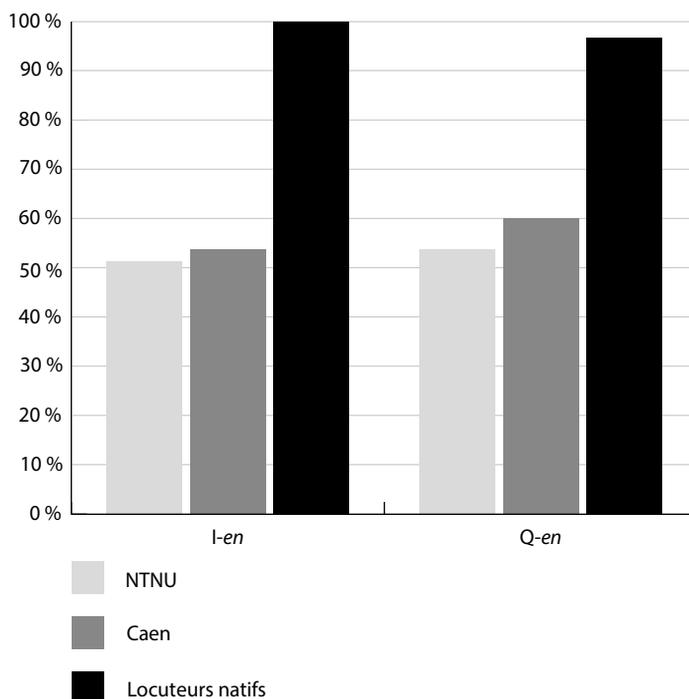
Figure 2. Phrases incorrectes

Finalement, on observe aussi que l'écart entre les apprenants norvégiens et le groupe de contrôle est énorme.

5.2. Le test de production

En ce qui concerne le test de production, nous avons au total cent soixante réponses pour les seize candidats de chaque groupe, quatre-vingt réponses pour I-*en* et quatre-vingt réponses pour Q-*en*. Cela veut dire que chaque participant a répondu à dix questions ciblant *en*, ce qui nous donne dix pronominalisations possibles par *en* pour chaque participant, cinq de I-*en* et cinq de Q-*en*. La moyenne du tableau 2 représente le nombre de réponses qui comprennent *en*, où 5 représente le maximum de pronominalisations possibles pour chaque type de *en*.

On observe que pour I-*en*, chaque étudiant de la NTNU a une moyenne de 2,56 (ET = 2,15), alors que pour Q-*en*, la moyenne est de 2,68 pour (ET = 1,76). Pour le groupe de Caen, la moyenne est nettement plus grande, 2,69 (ET = 2,20) pour I-*en* et 3 (ET = 1,58)

Figure 3. Phrases correctes comportant *en*

pour Q-*en*. Force est donc de constater qu'encore une fois la différence entre les groupes est plus grande pour Q-*en*, tout comme dans le test d'acceptabilité, pourtant sans signification ($p > 0,05$).

Tableau 2. Moyenne et écart type (ET)

Test de production					
		I- <i>en</i>		Q- <i>en</i>	
	n	Moyenne	ET	Moyenne	ET
NTNU	16	2,56	2,15	2,68	1,76
Caen	16	2,69	2,20	3	1,58
LN	6	5	0	4,83	0,37

En somme, pour le groupe de la NTNU, nous obtenons 51,3 % de phrases avec I-*en* et 53,8 % de phrases avec Q-*en*. Pour le groupe de Caen, nous totalisons 53,8 % de réponses avec I-*en* et 60 % de réponses avec Q-*en*. Encore une fois, en comparaison avec le groupe de contrôle, on peut constater que la différence est considérable. La figure 3 nous montre la répartition de *en* dans les données collectionnées.

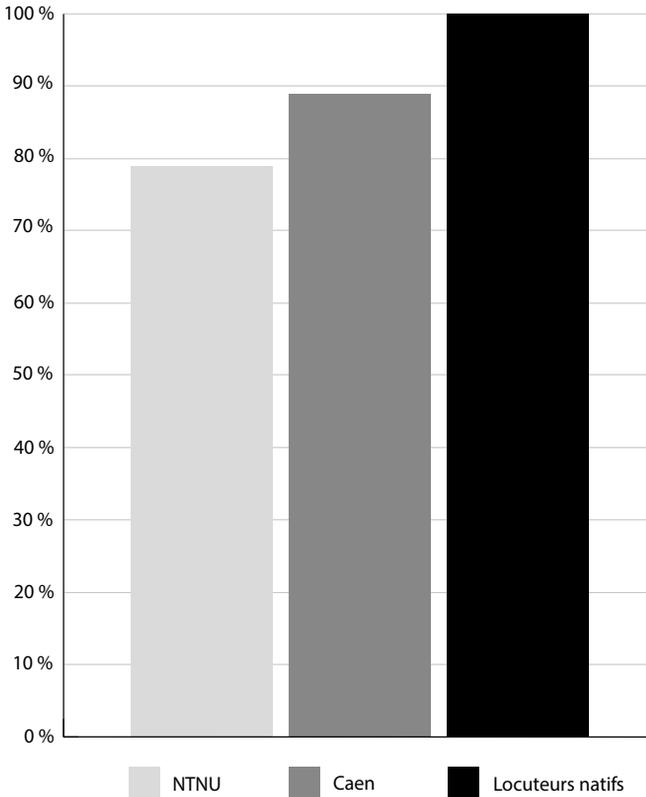


Figure 4. Phrases contenant *en* dans la position correcte

Qu'en est-il alors de la *position* de *en* par rapport au verbe dans les phrases où il apparaît ? Pour le groupe de la NTNU, dans soixante-six (sur quatre-vingt-quatre) des phrases qui contiennent *en*, ce dernier est à la bonne position par rapport au verbe, soit 79 % des cas. Pour le groupe de Caen, quatre-vingt-une sur quatre-vingt-onze phrases placent *en* correctement, soit 89 % des exemples. Le pourcentage de phrases avec le bon placement de *en* du groupe de Caen se trouve entre celui du groupe de la NTNU et celui des locuteurs natifs.

Étant donné la distribution asymétrique des données dans ces échantillons, nous avons, cette fois, effectué un test U de Mann-Whitney. Pourtant, le test n'a pas montré de signification à cet égard ($p > 0,05$).

En ce qui concerne le placement de *en* dans la production des apprenants, on peut constater que nous n'avons aucun cas de *en* positionné entre le participe et l'auxiliaire, comme l'ordre en 32a, exemplifié par 32b :

32a. V > en > PART

b. *Il a en vu.

Comme nous l'avons vu en section 3.1, selon Towell & Hawkins (1994) et Schlyter (1997), cet ordre est très répandu pour les clitiques accusatifs durant les itinéraires acquisitionnels des apprenants. Même si nous n'avons trouvé aucun exemple de ce type, il est néanmoins intéressant de remarquer que dans les phrases avec une construction infinitive enchâssée, nous avons trouvé vingt-huit cas où *en* monte dans la phrase matrice plutôt que de rester devant l'infinitif (dix-huit cas pour le groupe de la NTNU et dix pour le groupe de Caen), ce qui nous donne l'ordre agrammatical qu'on voit en 33 :

33a. en > V > INF

b. *Elle en va acheter plusieurs.

Comme nous l'avons mentionné en section 2, la montée longue des clitiques n'est pas possible en français. Quand un clitique est fusionné dans la position d'un verbe à l'infinitif, ce clitique ne peut pas sortir du groupe verbal. Cela veut dire que l'ordre grammatical est V > en > INF, illustré en 34 :

34. Elle va en acheter plusieurs.

Parvenus à ce point, nous discuterons maintenant de ce que les résultats obtenus peuvent nous dire sur l'acquisition en L2 de *en*.

6. Discussion

Pour résumer, les résultats de nos tests montrent qu'au bout d'une année d'études universitaires de français, la maîtrise de l'emploi de *en* par des apprenants norvégiens est loin du niveau des locuteurs natifs. De manière quelque peu surprenante, dans le test de jugement d'acceptabilité, le groupe de la NTNU a nettement mieux évalué les *phrases correctes* avec *en* (figure 1). Pourtant, comme nous l'avons bien vu, la différence entre les groupes est marginale ici. En revanche, la différence entre les groupes devient plus importante dans l'évaluation des *phrases incorrectes* (figure 2), plus concrètement l'évaluation des phrases sans Q-*en*. On a constaté que la différence entre les résultats obtenus pour I-*en* et Q-*en* est assez marginale pour le groupe de la NTNU. Pourtant, elle s'avère considérable pour le groupe de Caen. La différence entre les deux groupes est également significative ici. Comme nous l'avons mentionné en section 4.2.1, une différence entre I-*en* et Q-*en* est que les exemples avec I-*en* ciblent des erreurs de référentialité, c'est-à-dire des erreurs au niveau du discours

et non au niveau syntaxique, vu que les exemples avec un clitique accusatif ne sont pas syntaxiquement incorrects. En contraste, les exemples sans *Q-en* sont toujours syntaxiquement incorrects. Posée sous cette lumière, la question de savoir pourquoi l'évaluation de *Q-en* par le groupe de Caen s'avère plus précise que celle de *I-en* pourrait faire penser que les aspects pragmatiques de la pronominalisation par *en* semblent plus difficiles pour les apprenants que les aspects syntaxiques. Si c'est bien le cas, ceci fait écho aux observations de Sleeman & Ihsane (2017).

Dans le test de production, le groupe de Caen a obtenu de meilleurs scores que le groupe de la NTNU. Cela veut dire que le nombre de pronominalisations par *en* et le nombre de phrases avec un ordre syntaxique correct sont plus élevés dans ce groupe. Pourtant, vu le nombre limité d'apprenants et le manque de signification statistique dans ces données, il est difficile de dire si ces résultats sont la conséquence de la situation d'immersion du groupe à Caen. La conclusion à cet égard reste matière à débat. Néanmoins, une question qui se pose est de savoir pourquoi les apprenants emploient souvent des clitiques accusatifs à la place de *en* là où ils sont censés remplacer un DP indéfini (*I-en*). Il est possible que la maîtrise de *I-en* soit influencée par le transfert de la L1. Nous avons vu en section 3.4 que le pronom *det* peut remplacer des DP indéfinis comme *en* en français. Pourtant, comme nous l'avons vu, le norvégien n'a pas de pronom dédié à l'expression de la référence indéfinie ou quantitative, en ce sens que *det* s'emploie également pour l'expression de la généralité et de la référence définie pour les noms neutres. Même si nous n'avons pas testé méthodiquement la généralité dans cette étude et ne pouvons ainsi pas faire des constatations, dans les distracteurs du test de production, nous avons inclus quelques phrases ciblant la référence générique pour tâter le terrain. Dans la plupart des cas, le pronom spécifique *le* figurait à la place du pronom générique *ça* :

35. – Est-ce que tu aimes la linguistique?
 – #Oui, je l'aime.

Il est possible que dès que les apprenants ont acquis les clitiques accusatifs, le clitique accusatif *le* devient une sorte de pronom *par défaut*, étant donné que la distinction morphologique, sous-spécifiée dans la langue maternelle des apprenants, n'est pas encore suffisamment bien développée dans l'interlangue des apprenants. Pour les apprenants, le pronom accusatif *le* constitue peut-être l'équivalent naturel de *det*. Dans ce cas, la question complémentaire serait de savoir pourquoi les apprenants norvégiens choisissent le clitique accusatif comme le pronom par défaut et pas un autre. Normalement, dans l'enseignement, les clitiques

accusatifs sont appris de manière formelle avant les clitiques datifs et *en / y*. Il est possible que dès que les apprenants ont appris les clitiques accusatifs, ces derniers fassent l'objet d'une surgénération considérable avant que les autres clitiques ne soient acquis.

Finalement, en ce qui concerne la position de *en* par rapport au verbe, nous avons vu qu'il n'y a pas d'exemples de type *auxiliaire* > *en* > *participe* dans la production des participants. Cependant, nous y avons trouvé plusieurs cas d'ordre erroné du type *en* > *Vfin* > *Vinf* ce qui n'est pas forcément surprenant, même à ce stade de l'acquisition, car les phrases infinitives ajoutent à la complexité de la cliticisation. Les apprenants ont acquis le verbe fini, ou T, dans la tradition générativiste, comme position finale pour les clitiques. Force est donc de constater que le confinement des clitiques à la phrase infinitive pose problème pour les apprenants. Par exemple, dans une phrase telle que l'exemple 36, qui figure plusieurs fois dans notre corpus, nous avons affaire à la montée du sujet. Ici, *en* aussi est monté dans la phrase matrice. Cette opération n'est pas permise en français, parce que la copie du pronom sujet *elle* est censée bloquer le mouvement de *en*.

36. * $[_{TP} \text{Elle}_i [_{VP} [_v \text{en}_j \text{va}]] [_{CP} [_{TP} [_{VP} \text{elle}_i \text{acheter en}_j]]]]]$

La structure correcte est censée être celle de l'exemple 37.

37. $[_{TP} \text{Elle}_i [_{VP} \text{va}]] [_{CP} [_{TP} [_{VP} \text{elle}_i \text{en}_j \text{acheter en}_j]]]]]$

Étant donné qu'une phrase comportant une phrase infinitive est par définition plus complexe qu'une phrase simple, la cliticisation devient plus complexe aussi.

Cependant, si *en* pose moins de problèmes par rapport à l'ordre syntaxique que les clitiques accusatifs, même si les apprenants n'en maîtrisent pas encore complètement l'usage, cela peut indiquer que l'acquisition de *en* a lieu relativement tard par rapport à celle d'autres clitiques. Autrement dit, il se peut que l'usage de *en* apparaisse à un moment où l'usage des clitiques accusatifs dans la phrase simple commence à se stabiliser dans la grammaire mentale de l'apprenant, même si, comme on peut le constater, l'ordre des clitiques dans les exemples comportant des phrases infinitives reste aléatoire.

7. Conclusion

L'objectif de cette étude était d'analyser l'acquisition du clitique *en* en français L2 par des apprenants norvégiens au bout d'une année universitaire. En nous basant sur une étude expérimentale consistant en un test de jugement d'acceptabilité et un test de production, nous

avons montré que la maîtrise de la pronominalisation par *en* des apprenants norvégiens est loin du niveau natif. Les aspects pragmatiques semblent les plus difficiles pour les apprenants. Ceci est manifesté dans le fait que les étudiants ont mieux répondu aux phrases qui ciblaient Q-*en* que celles qui ciblaient I-*en*. Ici, les apprenants ont tendance à pronominaliser des noms non référentiels par un clitique accusatif et non par *en*. Nous attribuons cette difficulté au manque de pronoms quantitatifs en norvégien.

Au niveau du placement des clitiques, le fait que nous n'avons pas trouvé *en* dans la position postverbale ou bien entre l'auxiliaire et le participe peut indiquer que l'acquisition de *en* se fait plus tard que les autres clitiques : les apprenants ont déjà passé les stades dans l'acquisition des clitiques accusatifs proposés dans la recherche. Cette constatation n'est pas surprenante, étant donné que *en* est encore plus « étranger » au norvégien que les clitiques accusatifs. Néanmoins, il est intéressant de remarquer la découverte d'un bon nombre de cas de montée de *en* hors de phrases infinitives, ce qui révèle que la cliticisation syntaxique n'est pas complètement acquise.

Excepté l'évaluation des phrases correctes dans le test de jugement d'acceptabilité, le groupe de Caen a réussi mieux les tests dans l'ensemble. Il est possible que la situation d'immersion du groupe de Caen influe positivement sur ses résultats en comparaison avec le groupe de la NTNU. Pourtant, puisque ce n'est pas l'objectif de cette étude d'aborder le thème de l'immersion nous ne ferons pas de conclusions à cet égard.

Finalement, vu le nombre limité de seize participants de la NTNU et seize participants de Caen, il faut veiller à ne pas faire des conclusions trop fortes. Pourtant, le nombre de participants et les données obtenues sont suffisants pour nous révéler quelques tendances intéressantes.

Références bibliographiques

- Anderson S. R. (2005), *Aspects of the Theory of Clitics*, Oxford, Oxford University Press.
- Bartning I., Schlyter S. (2004), « Itinéraires acquisitionnels et stades de développement en français L2 », *Journal of French Language Studies*, vol. 14, n° 3, p. 281-299.
- Belletti A. (1999), « Italian / Romance Clitics: Structure and Derivation », in *Clitics in the Languages of Europe*, H. Van Riemsdijk (dir.), Berlin – New York, Mouton de Gruyter, p. 543-579.
- Borer H. (1984), *Parametric Syntax. Case Studies in Semitic and Romance Languages*, Dordrecht – Cinnaminson, Foris Publications.

- Cabrelli Amaro J., Flynn S. & Rothman J. (dir.) (2012), *Third Language Acquisition in Adulthood*, Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.
- Cardinaletti A., Giusti G. (2006), « The Syntax of Quantified Phrases and Quantitative Clitics », in *The Blackwell Companion to Syntax*, vol. 5, M. Everaert, H. Van Riemsdijk (dir.), Oxford, Blackwell, p. 23-93.
- Cardinaletti A., Starke M. (1999), « The Typology of Structural Deficiency: A Case Study of the Three Classes of Pronouns », in *Clitics in the Languages of Europe*, H. Van Riemsdijk (dir.), Berlin – New York, Mouton de Gruyter, p. 145-233.
- Cummins S., Roberge Y. (2005), « A Modular Account of Null Objects in French », *Syntax*, vol. 8, n° 1, p. 44-64.
- Driessen N. (2012), *L'acquisition L2 du pronom quantitatif EN par les apprenants néerlandais*, mémoire de master en linguistique, université d'Amsterdam, 40 p. (dactyl.).
- Granfeldt J., Schlyter S. (2004), « Cliticisation in the Acquisition of French as L1 and L2 », in *The Acquisition of French in Different Contexts. Focus on Functional Categories*, P. Prévost, J. Paradis (dir.), Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, p. 333-370.
- Grüter T. (2009), « A Unified Account of Object Clitics and Referential Null Objects in French », *Syntax*, vol. 12, n° 3, p. 215-241.
- Herschensohn J. (2004), « Functional Categories and the Acquisition of the Object Clitics in L2 French », in *The Acquisition of French in Different Contexts. Focus on Functional Categories*, P. Prévost, J. Paradis (dir.), Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, p. 207-242.
- Holmberg A. (1986), *Word Order and Syntactic Features in the Scandinavian Languages and English*, thèse de doctorat en linguistique, université de Stockholm, 254 p. (dactyl.).
- Holmberg A. (1999), « Remarks on Holmberg's Generalization », *Studia Linguistica*, vol. 53, n° 1, p. 1-39.
- Hvidsten E. (2023), « A Hybrid Analysis of the French Pronoun *en** », *Studia Linguistica*, vol. 77, n° 3, p. 561-614, DOI: <http://doi.org/10.1111/stul.12216>.
- Hvidsten E., Helland H. P. (2018), « L'acquisition du pronom "en" en français langue étrangère », *Synergies Pays Scandinaves*, n° 13, p. 51-63, en ligne: https://gerflint.fr/Base/Paysscandinaves13/hvidsten_helland.pdf.
- Ihsane T. (2008), *The Layered DP. Form and Meaning of French Indefinites*, Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.

- Ihsane T. (2013), «*En* Pronominalization in French and the Structure of Nominal Expressions», *Syntax*, vol. 16, n° 3, p. 217-249.
- Jaeggli O. (1982), *Topics in Romance Syntax*, Dordrecht – Cinnaminson, Foris Publications.
- Jarvis S., Pavlenko A. (2008), *Crosslinguistic Influence in Language and Cognition*, Londres, Routledge.
- Kayne R. (1975), *French Syntax. The Transformational Cycle*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Kranendonk H. (2010), *Quantificational Constructions in the Nominal Domain. Facets of Dutch Microvariation*, thèse de doctorat en linguistique, université d'Utrecht, 265 p. (datcyl.).
- Lødrup H. (2012), «Some Norwegian “Type Anaphora” Are Surface Anaphora», *Journal of Germanic Linguistics*, vol. 24, n° 1, p. 23-53.
- Milner J.-C. (1978), *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Seuil.
- Odlin T. (2003), «Cross-Linguistic Influence», in *The Handbook of Second Language Acquisition*, C. J. Doughty, M. H. Long (dir.), Oxford, Blackwell Publishing, p. 436-486.
- Perlmutter D. M. (1970), «Surface Structure Constraints in Syntax», *Linguistic Inquiry*, vol. 1, n° 2, p. 187-255.
- Prévost P. (2009), *The Acquisition of French. The Development of Inflectional Morphology and Syntax in L1 Acquisition, Bilingualism, and L2 Acquisition*, Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.
- Rizzi L. (1986), «Null Objects in Italian and the Theory of *pro*», *Linguistic Inquiry*, vol. 17, n° 3, p. 501-557.
- Rothman J., González Alonso J., Puig-Mayenco E. (2019), *Third Language Acquisition and Linguistic Transfer*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ruwet N. (1970), «Note sur la syntaxe du pronom “en” et d'autres sujets apparentés», *Langue française*, n° 6, p. 70-83.
- Schlyter S. (1997), «Formes verbales et pronoms objets chez des apprenants adultes de français en milieu naturel», in *Actes du Colloque international sur l'acquisition de la syntaxe en langue maternelle et en langue étrangère*, C. Martinot (dir.), Besançon, Université de Franche-Comté, p. 273-294.
- Selinker L. (1972), «Interlanguage», *International Review of Applied Linguistics*, vol. 10, n° 3, p. 209-232.
- Sleeman P., Ihsane T. (2017), «The L2 Acquisition of the French Quantitative Pronoun *en* by L1 Learners of Dutch: Vulnerable Domains and

- Cross-Linguistic Influence», in *Cross-Linguistic Influence in Bilingualism. In honor of Aafke Hulk*, E. Blom, L. Cornips, J. Schaeffer (dir.), Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, p. 303-330.
- Sportiche D. (1996), « Clitic Constructions », in *Phrase Structure and the Lexicon*, J. Rooryck, L. Zaring (Eds.), Dordrecht – Boston – Londres, Kluwer Academic Publishers, p. 213-276.
- Towell R., Hawkins R. (1994), *Approaches to Second Language Acquisition*, Clevedon, Multilingual Matters.
- Tsedryk K. (2014), *Les interactions morphosyntaxiques dans l'interlangue des apprenants : le cas de l'acquisition des pronoms clitiques en français*, thèse de doctorat en linguistique, université Western Ontario, 286 p. (dactyl.).
- Wust V. A. (2009), « À la recherche des clitiques perdus : The Dictogloss as a Measure of the Comprehension of *y* and *en* by L2 Learners of French », *The Canadian Modern Language Review*, vol. 65, n° 3, p. 471-499.
- Yu L., Odlin T. (2016) (dir.), *New Perspectives on Transfer in Second Language Learning*, Bristol – Buffalo – Toronto, Multilingual Matters.
- Zwicky A. N. (1977), *On Clitics*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club.